Bataille de la Meuse

Nous sommes cantonnés à Ch... et le 10 Mai au matin, nous étions partis au boulot, c'est-à-dire que nous aidions les cantonniers civils à réparer les routes. Le matin à 4 heures un avion (« Junckers ») lance une torpille et s'écrase à D... à 8 heures, alerte ! Nous faisons nos bardats et nous regagnons nos positions avec Bernard et Tellier, je vais prendre positions au pont de la M... sur la Chiers. Rien de particulier pour la journée à part des vols d'avions ennemis. Le soir l'exode des réfugiés Belges et Luxembourgeois

commence. C'est les premiers c'est les plus usés, car ils sont en voiture. Dans la nuit l'ordre d'évacuation de tous les habitants des villages frontaliers est donné. De 11 à 4 h. du matin commencent les lamentables défilés de réfugiés. Ceux là c'est les pauvres. Des avions ennemis les mitraillent, c'est affreux et écœurant à voir. Nous sommes bombardés par avions par plusieurs reprises. Des Heinckels visent surtout la ligne de chemin de fer ils l'atteignent à plusieurs endroits. Des cheminots de la voie font preuve d'un grand courage pour la réparer car le bombardement continue effrayant à voir. Un train de réfugiés est coupé en deux par une torpille. Il y a des morts et beaucoup de blessés. Le soir les chasseurs à cheval qui étaient en avant-garde se replient en bon ordre. Après c'est les coloniaux du 1° et du 2° Génie. Des civils passent toujours. En 3 jours il en est passé 200 000. Des avions rôdent et continuent leurs sales besognes. La nuit, je suis toujours de garde sur le pont avec Berne et Pellier. Mais vers 10 h du soir, un groupe du 23ème colonial vient en renfort La journée du 12 est lamentable

Nous voyons les avions alle-
descendent en rase-motte
mitrailler les malheureux civil
Ces pauvres sont comme fous, ils
baissent la tête instinctivement
à chaque coup et comme nous
tirons aussi, ils ont peur. J'ai
pleuré de voir pleurer les gosses
Je pense sans cesse, à mon
petit Coco chéri qui il me tar-
de beaucoup de revoir. J'ai
encore l'espoir de le revoir
Dans la journée du 12. nous
déménageons et nous nous por-
tons à l'autre extrémité du
pont. Nous faisons un abri
avec des balles de laine qui
sont entreposées dans une usine
voisine. Les boches sont à Villy
à 2 km. nous tirons sur leurs
avants-gardes. La nuit se passe
en alertes successives. C'est un
vrai cochemard. Nos canons
de 75 tirent sans arrêts depuis
10 h du soir. Le 13 au matin
nous retrouvent morts de fatigue
et de faim car le ravitaille-
ment vient très mal. Nous
tirons 2 poules et nous les faisons
cuire avec Tellier. Mais plus
de pinard on boit de l'eau
Plus de tabac. Heureusement
que Tellier en a une bonne
réserve. L'artillerie boche
est arrivée et nous pilonne
sans arrêt. La bataille est

acharnée sur le coteau en face de nous. Le soir l'avance allemande est telle que nous barricadons les ponts derrière nous avec des barbelés avec des charrettes et des gros arbres. Nous posons des mines anti-char. Le 14. à 2 h du matin, j'ai une frousse terrible; une patrouille ennemies ayant repérée le pont que nous avions barricadé et où nous montions la garde donne la position à l'artillerie boche et à ce moment je suis de garde Ferret. Nous étions en avant du pont Nous subissons un déluge de minnenwerfer nous nous replions derrière la barricade car nous avons vu des ombres boches. Mais le pillonnage continue, alors nous tirons sur les ombres et nous nous retirons en arrière du pont. car celui-ci est miné et si par malheur une bombe tombe dessus nous sautons comme des bouchons de champagne. Donc avec Ferret nous nous portons en rampant en arrière du pont dans le cours d'un ruisseau asséché. C'est un copain qui en a dans le ventre Ferret Il est épais comme un haricot vert, mais il n'a peur de rien

qui essayent de franchir. Le soir je vais en patrouille avec Bernard. Ça va à peu près Le 15 au matin débute sous un déluge de fer et de feu Nous sommes pour ainsi dire encerclés et comme le pont qui est devant nous doit sauter d'un moment à l'autre nous nous rendons compte que la situation n'est pas brillante. Je commence par tirer des plans; voici si les boches assiègent nous nous défendons jusqu'à la dernière cartouche et nous sautons à l'eau après car il est inutile de se faire massacrer.

Mais voilà nous ne sommes que 3 sur 4 pour savoir nager Il nous faut trouver autre chose. En fouillant la bouche de la chèvre qui fait à cet endroit une sorte de bouche en effet nous découvrons une barque en fer. Nous la mettons en position de service. Les casemates tirent à présent sans arrêt. Mais les boches qui ont été repoussés sur Carrignan prendront la ligne Maginot par derrière et c'est là que la situation est critique surtout que le 136ème d'infanterie a battu en retraite sans combattre. Nous

nous bombardons toutes. La grosse casemate de l'ouvrage de la Ferté est pilonnée sans arrêt par la pièce de marine boche. On sent nettement qu'ils veulent l'abattre. Mais elle tient bon... Les troupes commencent à se replier de Malencourt dont les boches ont occupé les bois. Mais Villy dresse un feu terrible devant les boches. Il y a des coloniaux et du 155ème. C'est de vrais héros. Ils se battent comme des lions Sans eux nous serions déjà morts. Le soir devant la critique de nos positions on nous fait évacuer nous repassons le pont, celui-ci sautera dix minutes après et nous installons des positions sur la rive opposée dans un jardin. La nuit du 15 au 16 est terrible, nos agençons nos positions ~~sur la rive~~ nouvelles sous la pluie. Nous ne sommes plus que quatre Ferret-Bernard, Veillier et moi plus le sergent noir qui est avec nous et que j'appelle Blanchette. Le 16 nous plions sous le plus formidable bombardement que j'ai vu jusqu'ici. La position que nous tenons est repérée. Les

obus nous tombent à la cadence de 15 à 20 à la minute sur notre petit coin. C'est un enfer. Je suis enterré dans le fond de mon trou la durant des heures. Quand on s'arrête 1 heure on en reprend 4 autres. Nous sommes abrutis de bruits, morts de fatigue et affamés. C'est des 210 de marine qui ils nous envoient. Tant que c'était des 77 ça allait à moitié mais à présent c'est un désastre. Nous tenons malgré tout notre front et nous tirons sur tout ce qui se présente.

Toutes les mitrailleuses et [illegible] du C. R. de la Ferté tirent, sans arrêt. C'est une véritable tombe de boches. On les voit suspendus, tués ou blessés dans les barbelés. Nos 75 font un ravage terrible dans leur ligne. Mais ils sont des guerriers. Ils tombent par paquets. Mais ils avancent toujours. Ils ne passeront pas la Thiers surtout que nous venons de recevoir de nouvelles munitions. La nuit du 16 au 17 est passée encore sous le bombardement. Cela fait 3 jours que cela dure. Néanmoins nous n'en

pas trop de perte. Sauf du côté de Villy où les coloniaux et le 155 ème sont décimés. Nous recueillons les blessés et les rescapés par la partie encore debout du pont, car il n'est sauté qu'à moitié et lors on les passe avec des échelles et un bon bain de pieds. Ces pauvres diables ne pouvaient plus tenir leurs positions car ils n'avaient plus de vivres ni de munitions. C'est des braves et nous leur devons beaucoup. La casemate marmitée sans arrêt tient bon. Ils veulent l'avoir, mais pour se payer de la tête des boches elle continue de tirer et ça les enrage. Elle est complètement à nue de terre. Mais les cloches et les tourelles sont intactes. Malheureusement une autre petite casemate d'artillerie devant nous est abandonnée par ses occupants et ça fait un passage pour les boches qui l'occupent dans la nuit du 17 au 18. Mais elle ne leur est d'aucun secours car les armes ont été démontées par les furyards. Le 18 au matin la grosse casemate tourne ils ont réussis à l'incendier par l'extérieur. Mais ils ne l'ont pas quand même. La bombarde toujours. Nous mangeons ce que nous trouvons. C'est dur. La intensité du pillonage est telle que nous sommes obligés

de quitter nos créneaux un moment. Un 210 tombe sur une guitoune où été mon paquetage. Tout est bouzillé. Je n'ai plus rien. Mon sac de couchage est criblé par plus de 100 éclats. Je n'ai plus de gamelle de quart, de chemise enfin tout est bouzillé. L'adjudant chef et un copain du B.t.2 sont blessés et évacués. Nous flanchons un instant surtout le soir, car nous voyons les tanchs, nous les prenions pour des boches. Mais quel soupir de joie quand nous avons vu que c'était des nôtres. Dès l'instant nous sommes sauvés pour cette fois-ci. La nuit du 18 au 19 se passe assez calme. Dès 4h du matin le 19 nous faisons sautés la portie du pont encore intacte. Comme cela nous sommes plus tranquilles. Surtout que nous avons embrigadé des perdus du 19 et ils nous sont d'un bon secours pour les postes de guet. La journée du 19 est assez calme. Je tire quelques chargeurs sur les occupants boches de la casemate qui est à 400 m de nous. Nous mangeons par nos propres moyens car le ravitaillement est nul. Nous dégotons avec Bernard un lot de spiritueux. Nous faisons une visite dans les maisons abandonnées. C'est lamentable à voir. Il y a des

fortunes de linge et de vaisselle
vouées à la destruction. La nuit
du 20 est bonne. Je suis en pa
trouille avec Bernard au bord
de la rivière pour protéger les
corps francs qui vont inspecter
les abords de la casemate occu
pée par les Fridolins. La jour
née du 20 est sans histoire.
Quelques tirs d'harcelement
de part et d'autre. Nous avons
installé une popote pour nous
six. C'est Tellier qui est cuis-
tot. Il s'en tire très bien. Nous
sommes là Tellier, Bernard
et moi du 155ème, puis
trois du 23ème colonial le ser-
gent Noir Sydney le caporal
Tuboeuf et le blanc Ferret

Bernadd est un excellent copain
pas trouillard. On s'entend très
bien. Tellier pleure comme un
gosse dans les bombardements
C'est pourtant un vrai hercule
Blanchette, le sergent noir, est un
drôle comme tous les noirs
~~mais on s'entend~~, mais ex
cellent tout de même. Nous nous
engueulons souvent mais pas méchan
ment et sans rancune. Il habite
rue d'Alsace. Tuboeuf aussi un
peu drôle mais on s'entend bien
quand même Ferret il a un
an de cabrii dans la marine.
La nuit du 20 au 21 est aussi
sans histoires. La journée du
21 de même. Nous nous sen-
tons un peu mieux à l'aise car

maintenant nous mangeons bien. Il est vrai que c'est par nos propres moyens. Nous tuons un veau ainsi que six petits lapins. Nous fortifions ainsi notre petit poste. La nuit du 21 au 22 est plus mauvaise. Je suis de corvée de ravitaillement à minuit. C'est un sale boulot, ça sous les bombardements. Je suis de garde aux créneaux. La journée nous sommes mitraillés à 2 reprises, mais sans grands résultats. On mange du foie et du cœur de veau sautés à midi. Le soir une poule au pot et du vermicelle ma foi, pourvu que cela continue. C'est la bonne vie, seulement, seulement attention. J'écris aux copains du chesnay pour leur dire de garder les rogatons pour des jours meilleurs comme ça ils auront le temps de dégorger. La nuit du 22 au 23 est mauvaise car nous sommes mitraillés à plusieurs reprises et il fait un sale temps. La journée nous veillons de plus belle aux créneaux, sous la pluie nous nous fortifions sans arrêt. Moi j'agence notre poste. Le S. Mo. te dédie poule au riz. Nous sommes mitraillés dans l'après-midi par des boches qui sont installés dans la petite casemate d'en face. La 1re 2ème compagnie du 23ème

est relevée et quand notre
tour ? Nous attendons depuis 8 j.
du renfort, on nous a annoncé
des tirailleurs de la légion
etrangère, mais où sont-ils ?
Le canon tonne au loin sans
arrêt. Que se passe-t-il. Nous
ne savons rien ici. Ce que nous
savons c'est que 3 batteries
allemandes nous encerclent. Mais
je crois que les nôtres leur
font voir de cruelles car
on entend par chez nous les
grosses pièces de marine. Nous
nous fortifions toujours. La
petite casemate est toujours
occupée par les Zouaves et
et les gradés ne donnent pas

signe de vie. Le corps franc
y va chaque nuit. Rien ne
bouge. La nuit du 23 au 24
se passe sous une rafale d'obus
de tous calibre venant de chez
nous. Les boches répondent moins
fort que d'habitude. Leurs bat-
teries sont éloignées disait-on
La journée du 24 se passe nor-
malement. Quelques rafales sur
les éléments épars. Nous reconstrui-
sons notre abri de F.M. Nous
sommes empoisonnés par les abeilles
d'un rucher qui est dans notre
jardin. Les pauvres abeilles sont
folles par le bruit. Les boches
ne ramassent pas leurs cadavres
ça commence à décomposer au
soleil. C'est une aubaine pour

les corbeaux. Dans l'après-midi avec Bernard nous allons voir les copains de la section qui sont au P.A. de la ligne de chemin de fer. Nous les voyons tous et on est content de se revoir au bout de 15 j de cauchemards comme nous venons de passer Fetion et Condellete qui sont nos meilleurs amis sont heureux de nous revoir et moi aussi du reste. Ils ont été moins éprouvés que dans notre secteur par les pilonnages. Il n'y a qu'au début qu'ils ont été bombardés par avions car la ligne de chemin de fer était encore en service. Ils ont des abris résistants. Pas comme nous qui avons des tranchées. Le lieutenant Jacob joue à la belote avec les gars je leur chante une chanson d'Ouvrard « Jésus content, content » Tout le monde rit d'un bon coeur allons le moral est encore bon. Par exemple pour la croûte nous les négottons car eux n'ont que le ravitaillement et c'est problématique. L'aller et le retour de notre randonnée s'effectuent sous les bombardements. Ma petite chienne et ma poule me suis bien. Je vais tâcher de la garder avec moi si je vais en permission je la donnerai à ma petite fille Jacqueline mais quand la permission

l'instant les avions boches sont absents. Ils se font rares. Serait-ce à cause du front qui s'est formé du côté de Sedan ou à cause de leur perte qui est énorme. Dans la soirée, ce rôdeur de Ferret ramène un jeune porc qu'il a assommé, nous le saignons. La nuit du 24 au 25 se passe normalement. Notre artillerie harcèle sans arrêt la côte de Marchamps qui est occupée par les boches. L'artillerie ennemie riposte faiblement. Le 25 au matin je tire quelques rafales sur des groupes de travailleurs. Ça doit les déranger car ils disparaissent en vitesse. Steve Bernard nous fait l'autopsie du pourceau. Encore 3 j de vivres qu'oi! Dans la journée du 25, marmitages de temps en temps. Nos tirs tirent très souvent et juste? Nous continuons l'aménagement de nos positions. Le midi: foie et cœur de porcelet. Le soir veau aux nouilles. Nous avons un invité, un mauritanien grand de 1 m 90 de haut, un Hercule. Il nous fait goûter du rhum blanc de provenance directe de la Martinique. C'est un copain à Sydenez notre sous-officier noir. Il exerce la profession de nettoyeurs.

de pétards turbulants au bal des nègres, rue Blomet. Il est d'une douceur admirable et assez cultivé. Ce n'est pas des sauvages ces noirs là, en tout cas Hitler n'a rien à leur apprendre au point vue civilisation, au contraire. La nuit du 25 au 26 se passe assez mouvementée vers les débuts c'est abrutissant ces bombardements. Vers le matin comme j'étais de guet avec Crénane une patrouille boche s'approche du bord de la rive opposée et nous envoie quelques pruneaux. Le corps et la patrouille rentrent restant sans garde sur la rive opposée, et, pendant toute la durée de leurs expéditions, un

de ces jours les boches vont la repérer et venir nous voir la nuit et nous croirons que c'est le corps franc qui rentre. D'après les reconnaissances effectuées par le corps franc aux casemates de la Ferté, elles seraient hors d'usage et les occupants asphyxiés. Pourtant et la ventilation et les blindages trahison certaine! La journée du 26 débute calmement. Ça nous 9 mois de guerre. Toujours pas de courrier, ça va faire 8 j. Nous apprenons que le pays est rempli d'espions. C'est pas étonnant qu'on soit repéré. Le soir marmitage en règle. La nuit du 26 au 27 nos 75 pilonnent sans arrêt la butte de Morchamps,

ainsi que toute la journée du 27. On voit les boches faire des travaux et fuir en laissant des leurs sur le terrain. L'artillerie boche est silencieuse aujourd'hui. Je suis heureux car j'ai reçu des nouvelles 8 lettres d'un seul coup il était temps car je commençais à trouver le temps long. Toute la nuit notre artillerie pilonne les arrières boches. Le 28 à 4h du matin comme j'étais de garde aux créneaux, j'entends une fusillade et des rafales de Fm. M. C'est le corps franc qui est attaqué, il se défend. Ça se passe vers les casemates abandonnées. Le chef de patrouille l'échappe belle il ne doit sa vie qu'à la promptitude du copain à côté de lui, qui étend le boche qui le mettait en joug. Le matin nous recevons la visite de Himadon — Pestel et Goudel, les copains de notre section, qui sont au bord de la voie. On leur fait les honneurs de notre homme et on leur offre le jus. Je fais les mots croisés. Le matin on entend rien. Mais toute la journée les boches font un va et vient en haut de la crête de Corchamps. On disait qu'ils posent des caisses dans les casemates abandonnées. Que se passe-t-il là-haut? Nous étayons la cave à côté de nous pour en

faire un abri. La nuit du 28 au 29 assez calme. Sauf que les postes de barbelés de chez nous essuyent des coups de fusil sur les bord de la Thiers. Le 29 au matin calme. Le soir et la nuit bombardement en règle Le 30 au matin nous apprenons la trahison du roi des Belges Quel salaud. Quelle pourriture ce n'est pas brillant comme situation. On le savait pourtant que c'était un nazi ce mec là pourquoi ne pas l'avoir dégommé avant. Dire que l'on se fait gasser la gueule pour des mecs comme ça et comme récompense ils nous tirent dans le dos

En France c'est pareil, mais qu'attend-t-on? On est trahi de partout. C'est des as pour la 5ème colone ces sales boches C'est pareil en Autriche - en Tchécoslovaquie, en Pologne en Norvège, au Danemarck en Hollande, maintenant à la Belgique. Et qui le tour à présent? Et qui de nous rendre Nous sommes tous écoeurés, nous avons le coeur gros, mais ça raffermit et l'on sent que l'heure n'est plus à la rigolade. Nous poussons les travaux de fortifications, nous travaillons aussi toute la nuit. Toujours jusqu'au bout, c'est plus le moment

de tirer au cul. La nuit du 30 au 31 est calme. On voit un gros chien allemand. On le siffle mais il est bien dressé et il se jette à l'eau et rentre chez ses cochons de maîtres.
Que est-ce qu'on leur laisse aller comme pruneaux sur la gueule. En repliquant ils blessent à copains. Je reçois des nouvelles de Pierrot et des copains des Chesnay. Ça va là-bas, mais ils se plaignent. Ils disent que c'est mon étoile comme je disais avant et qui les faisait rire car toutes les poisses c'est pour moi.
Dans la soirée nous sommes marmités à plusieurs reprises

La plus chaude alerte était à midi. Nous étions en train de casser la croûte et 3 pruneaux de 105 sont tombés sur la maison où nous sommes. C'est un miracle que nous soyons encore là. Dans la soirée nous apprenons que le pauvre Ferret est très grièvement touché. Et avec lui le chef du groupe. Un corps franc est tué ainsi que 2 autres coloniaux blessés. Petit à petit ça fait du vide dans les rangs en proportion si la proportion est bonne qui est-ce que les nazis doivent avoir comme perte car on leur en envoie au moins 20 fois plus que eux

Tout dans la nuit du 31 au 1er. Ça n'a pas arrêté, ça leur tombe dessus par rafales. Toute la crête Monchamps est écrasée par nos calibres, ainsi que toute la nuit. Je suis aux créneaux de 3 à 5 h du matin. Nous avons un fameux coup d'alerte vers 4 h, car ces vaches là nous envoient des pruneaux au moins une trentaine de gros calibres. Il n'y en a que 2 qui explosent. Nous croyons aux gaz, alors alerte. Tout que nous voyons dans la plaine une nappe brumeuse de mauvais ton. Mais c'est pas encore pour ce coup ci. En revanche c'est des obus incendiaires. Et quelques fermes brûlent. Mais ce n'est que des ruines qui brûlent. Alors quel avantage. J'apprends dans la journée que le pauvre Ferret est mort. Pauvre diable, il était horriblement touché il n'est pas arrivé à l'ambulance. Ça jette une ombre, car c'était un vrai bon petit gars, pas trouillard et sur qui on pouvait compter. Je suis mal bigorné en ce moment, mauvais de tête, mauvais de ventre. On ne vanie pas assez souvent la nourriture et pas assez de repos. Nous travaillons d'arrache pieds à nos abris le jour et la nuit. La journée est calme dans l'ensemble. La nuit du 1 au 2 sans histoire si

ce n'est que l'artillerie pilonne dans les lignes et arrière boches. Vers 1 h du matin, les fritzs ripostent, ils envoient une 50 de 105 il n'y en a que 5 qui éclatent. Qu'est-ce que cela veut dire ? Feraient-ils de la mauvaise camelotte par hasard ou bien sabotage ? Toujours est-il que ce n'est pas la 1ère fois que nous faisons la remarque. Nous recevons la visite d'un reporteur du Figaro. Vers 11 h du matin, une avalanche de 155 nous arrivent sur la gueule. Avec Bernard nous étions en train de tirer des plans pour terminer notre guitoune de tir. On a fait vite pour se mettre à plat ventre, à toute allure sauter dans la cave abri. C'est abrutissant. Depuis c'est des schrapnells qu'ils nous envoient. Le temps est beau trop beau car la chiure baisse. Il faudrait de l'eau beaucoup d'eau. Je suis toujours mal foutu ? J'ai de la fièvre. Bernard qui est décidément un bon copain et un bon pote me donne un remède pour les coliques et de l'aspro car j'ai de la fièvre. Je ne mange pas de la journée et je reste couché de 14 à 1 du matin. Je prends ma garde jusqu'à 3 h avec Perné et les copains prennent ma place. La journée ça

va un peu mieux. Nous sommes bombardés vers midi. Le tantôt nous travaillons aux tranchées. Nous voyons les pitys qui s'organisent? Nous sommes marmités régulièrement toutes les 2 h. Mais toute la nuit nos artilleries pilonnent sans arrêt La nuit se passe toujours pareil aux autres. Vers 2 h du matin le 4 juin, la patrouille de la chiers est repérée et pilonnée 1 blessé léger. On travaille toujours dur. On arrête pour prendre les armes ou se planquer du marmitage On reçoit vers midi la visite des copains de la voie. La nuit du 5 au 6 nous avons alerte car les boches s'aventurent vers la rive opposée de la chiers. Le matin est sans histoire. Je dors jusqu'à 11 h c'est la 1ère fois depuis 26 j. Nous ne sommes bombardés qu'une fois Ce corps franc a descendu 2 boches à Marguet Le sergent X.. pour aller chercher un blessé a descendu 4 boches à la grenade. La soirée est tranquille. La nuit du 5 au 6 sans histoire Le silence est louche de leur côté. Toute la journée est calme. Sauf dans la soirée une erreur de tir ayant fait tomber quelques obus français sur notre secteur pas de faits nouveaux. La nuit du 6 au 7

est calme encore à part le pilonnage de la crête Monchamp par nos canons. Le matin on s'aperçoit qu'ils ont posés des barbelés dans la nuit malgré tout. Ils sont gonflés ces vaches là. La journée du 4 se passe normalement. Mais le soir on nous annonce qu'il faut préparer les bagages. C'est les tirailleurs qui viennent à notre place. Quand à nous ne savons pas. Pour l'instant nous rejoignons les copains sur le bord de la voie. Nous patrouillons là jusqu'à 3 h du matin le 8 depuis la veille à 9 h du soir. Nous prenons positions dans les pentes de Saint Ulfroy. Ce sont des positions meurtrières. Nous arrivons littéralement vidés et sans bouffer une miette. Le soir pour nous remettre nous allons chercher le matériel. On est vanné, on se couche enfin dans un abri voulant. Nous sommes là Sellier, Bernard, Chenu, Cotay, moi et Fetton. Le 9 au matin, on va à la ferme Champel pour essayer de faire un peu de toilette car on en a besoin. On bouffe à midi des sardines et le soir aussi. On est tellement vannés que l'on ne réalise pas. Le soir avec Bernard on est de corvée

de soupe. Quel boulot ! 6 km à faire en pleine nuit à travers la brousse, dans les barbelés et les trous d'obus. Faut avoir faim. La nuit du 9 au 10 est tranquille. On se repose de nos fatigues dans un étroit gourbi, empilés les uns sur les autres. Le 10 on voulait se mettre au boulot et parfaire nos abris, mais il y a encore changement et comme on s'attend à déménager on ne fait rien. En effet dans la nuit du 11 au 12 à 1h du matin on a ordre de se replier car la poche de Stenay se referme sur nous. Alors commence une vie infernale, franchir Saint Walfroid et on s'échelonne sur Bièvres Lamouilly, Chauvency avec les avions pour nous distraire. Il fait une chaleur torride et rien dans le ventre et pas de sommeil. On arrive enfin après 30 km de marche forcée à Vigneul-s-Montmédy. On prend position dans un bois on se fait marmiter. On trouve le moyen de faire du feu et faire cuire 2 poules et une bonne fricassée de patates. Nous sommes 14 et c'est record le cuistot. On mange très bien et ça nous

ragallias di. Mais la nuit est infernale marmitage en règle toute la nuit et pas moyen de fermer l'œil, car une rage de 3 h nous trempe jusqu'aux os. Et ainsi toute la matinée Malgré tout nous travaillons comme des nègres à nous faire des abris. A 10 h du matin nous avons ordre de nous replier encore. Nous en avons marre. Je fais chauffer la bectance et je fais le jus qui nous donnera un peu de forces. Puis nous nous acheminons vers le mont Gey à 5 km de là. Nous sommes en nages. Nous nous installons en plein bois sous une pluie battante. Nous installons des tentes. Toute la nuit il pleuva à seau. Nous sommes affreux à voir. Et le marmitage est intense toute la nuit du 12 au 13. Le 13 à 3 h du matin ordre de se replier à droite de Montmédy. Tous les ouvrages du secteur sont pris par derrière et nous sommes encerclés. Les ouvrages font une hécatombe de boches et se font sauter à la dernière minute. On sort les cadavres sur la route. On marche à force de volonté. Nous faisons 38 km. sans rien dans le ventre et nous sommes à bout de forces car

nous n'avons pas dormi. Depuis une semaine, nous campons dans les bois des Caures de Glorieux mémoire. Nous allons nous battre là où dorment nos anciens de la "Dernière" La nuit du 13 au 14 nous veillons à tour de rôle et à 4h nous nous mettons en route pour prendre nos nouvelles positions. La bataille fait rage en face et à gauche. Nous nous installons sur une crête on fait nos abris individuels On trouve dans le sol quantité d'objet et matériel de la "Der des der" Le soir nous sommes avec Pestel, Batoux et moi de garde devant les mitrailleuses à Fémadour, de 1h du matin après une violente attaque nous nous replions avec matériel au dos pendant 5 km. Enfins les voiturettes arrivent et nous soulagent. Alors commence là toute une épopée de douleurs et de sang dans toute la région de Verdun qui en a vue pourtant il y a 25 ans Vacherauville Verdun, enfin tous les pays sont en feu et des centaines d'oiseaux et de morts nous guettent dans les défilés et bois-bois. Nous faisons des détours formidables pour éviter d'être anéantis car nous

sommes toujours de plus en plus encerclés. Ses morts sont abandonnés sur le côté de la route, ainsi qu'un matériel abondant. Nous passons Douaumont, et son ossuaire, Vaux les carrières d'Haudremont, Tavane, tout coin illustre mémoire, nous sommes à bout de force, ça fait 10 j de lutte à mort sans sommeil et seulement rare casse-croûte. Enfin à Dieue nous nous ravitaillons. Ça gnaule coule à flot, le pinard aussi. Des millions de bestiaux traînent dans les champs. C'est une honte. Nous traînons sur les routes

à suivre —

Suite et fin

Cette journée du 15 juin est inoubliable. En passant à Audiemont nous sommes mitraillés avec Pellier et une douzaine de volontaires nous attaquons les maisons à la grenade. On fait 2 prisonniers puis à six nous attaquons le clocher, mais 4 nous laissent choir en bas car ça mitraille du haut. Nous fonçons dans l'escalier nous deux Pellier et moi. Arrivés en haut nous sommes accueillis par des rafales ? Nous balançons 4 grenades dans la tour et nous fonçons à coup de mousque-

n'est pas méchamment. Donc nous tenons à une 50 d'hommes le bout du village. Je fais avec Tellier et 2 autres une patrouille. Nous nettoyons les abords directs du village et les 2 clochers. Et 10 h du soir on se replie en ordre et en tiraillant toujours. Les boches sont à 50 Km. Ici je m'arrête pour noter une anecdote. Avec Gourdel nous avons fait depuis 5 jours un pari. Moi je dis que la guerre sera finie le 18 à minuit et lui non. Enfin les jeux sont ouverts et au repos si nous y arrivons il y aura de la joie dans la section car il y aura sûrement un perdant Bref nous voilà faisant 5 km depuis le matin. Nous prenons la route de St Michel. Sur la route les villages brûlent les ponts sautent derrière nous car nous sommes maîtres de la région. Nous marchons toute la nuit du 15 au 16 sans pause presque nous faisons 35 Km avec les 45 Km du matin cela fait 80 Km. sans manger et en

3 heures puis nous l'ouvrillons nos pièces car la lutte devient inégale et impossible. Nous avons des pertes sensibles. Nous nous replions méthodiquement et en ordre. La bataille devient acharnée. Nous descendons à travers champs en tirailleurs. Nous regagnons la route de Gde Mihiel. Nous avons fait notre devoir. Sur la section il nous manque Seillier - Gouvedel. Bonvalet et les trois nouveaux du dépôt. Le repli est terrible. Je suis blessé à la main gauche. ce n'est rien Nous sommes très éprouvés. Nous nous reformons dans les bois avant Gde Mihiel. Nous repartons pour franchir Gde Mihiel et nous arrivons à l'entrée, là on s'aperçois que les boches y sont. On retourne sur nos pas et on coupe à travers bois en pleine nuit. Oh! l'épouvantable nuit. Je n'oublierai jamais cette nuit-là. On est à 8 Km de Gde Mihiel et on marche 4 heures sans arrêt pour revenir à 10 Km de la

légion, joyeux génie-artilleurs, biffins de tout numéro. Nous tenons grâce à la gagaille maîtrisée. Les servants reviennent et ratellent. C'est une vision d'épouvante. On paiera cela un jour de notre santé. Nous repartons sur Coul. Je suis seul avec Chanier. Nous arrivons après bien des aventures à Coul à 8 heures du soir exterminés. Il n'y a que la volonté qui nous tient. Nous sommes le 17 et nous avons fait 320 Km en 8 jours et en combattant. Nous couchons tant bien que mal à Coul à 1 h le 18 il faut repartir. nous trouvons un vélo Ça soulage un peu; la journée du 18 est effroyable. On est cerné de partout avec Chanier nous naviguons dans la nuit à la recherche d'une sortie. Finalement on tombe sur un régiment d'artillerie, on s'affale dans les herbes et on dort d'un sommeil lourd pendant 3 h. On se réveille

vers 4 heures du matin. Ses visages sont marqués de stigmates de la peur, mais seulement de la peur reflétée. Il y a encore des lueurs dans les yeux farouches, non désespérés. On arrive à boire un semblant de jus à une roulante. On croise des civils qui s'en vont à l'aventure. On arrive dans un petit patelin affolé. Je tue un lapin et en 20 minutes je le dépouille et fait cuire. On le dévore sans pain avec Chanier. Puis on trouve du lait. On en boit 1 litre chacun. Puis on repart, on arrive ainsi à Pagny-sur-Meuse. Le tout est saccagé. Sur la route de Balancey on trouve Guétan et Pain. Ils sont morts aussi de fatigue. On fait un bout de chemin ensemble et on leur fait avoir un vélo. On repart. Chanier est à bout de son rouleau. On arrive à Mérecourt on trouve Chantin

En traversant la forêt des vosges qui est un don forestier nous nous arrêtons sur le bord d'un ruisselet clair et rieur. La nature est enchanteresse dommage que nous soyons pourchassés

Soldat Georges Viguié
du Canal de Dic
par Figeac
(Lot)

